

Les valeurs de l'Europe – l'Europe des valeurs

La personne, la région, le fédéralisme

hommage à

Denis de Rougemont.

Prof. Dusan Sidjanski, adapté en hongrois par Guy Turchany

Sous le titre « Penser avec les mains

» a paru, en 1936, le premier manifeste européen de Denis de Rougemont. C'est un traité de la pensée engagée. S'engager n'est pas s'embrigader, entrer en religion politique, mais tout simplement assumer le sens politique de ses idées et les conséquences de ses actes. La grande ambition de Denis de Rougemont consistait à penser en acte : "réaliser une pensée, ce n'est pas seulement de mettre à exécution... c'est avant tout devenir cette idée, et le théâtre de sa passion "

. Sa passion, l'Europe fédérée, était le lieu de la rencontre de la **pensée fédéraliste**, de l'**action européenne** de l'écrivain engagé et de sa **prospection de l'avenir**.

Ce triple axe forme à la fois le contenu et la structure de cette étude. Celle-ci vise à dégager de la richesse de la pensée de Denis de Rougemont, de son imagination créatrice et de ses actions généreuses, une trame fondamentale qui s'inscrit dans le triptyque - comme il se plaisait à le dire - de la personne, du couple et du fédéralisme.

LE PERSONNALISTE

Denis de Rougemont a été un écrivain engagé. De "Politique de la Personne" (1934) et "Penser avec les mains" (1936) à "L'Avenir est notre affaire" (1977), il n'a cessé de parler politique, non pas dans le sens de la politique politicienne, mais dans celui plus vaste de l'engagement des l'homme dans la Cité, engagement qui était pour lui l'expression la plus haute de la personne. C'est là le sens de son refus de la division classique entre partis de droite et partis de gauche
« Nous ne voulons l'Europe ni de droite ni de gauche, ni du centre, ni surtout sans partis : mais au contraire fédéraliste

».

Le fédéralisme est le prolongement d'une philosophie qui a profondément imprégné

la pensée européenne contemporaine : le Personnalisme. Par son attention au réel concret, son souci de rendre raison de l'activité humaine, sinon de l'actualité de l'être, par son respect des altérités, la philosophie personnaliste semble avoir redécouvert la place centrale et le rôle irremplaçable de la personne humaine. Comme le dit Bochenski « Exception faite des philosophes de la matière, tous les penseurs contemporains se déclarent plus ou moins spiritualistes et mettent l'accent sur la dignité spécifique de la personne humaine. Personnalisme présenté sous une forme particulièrement dramatique par les existentialistes, mais aussi par plusieurs phénoménologues et métaphysiciens qui se déclarent de lui. C'est en cela que l'on devrait voir la caractéristique principale de la philosophie contemporaine dans son opposition radicale au passé : il s'agit d'une philosophie plus proche de l'être humain que celles qui l'ont précédée

».

L'être humain, écrit Emmanuel Mounier, en résumant l'apport du christianisme à la pensée personnaliste, « n'est pas le croisement de plusieurs participations à des réalités générales (matière, idées, etc.), mais un tout indissociable dont l'unité prime la multiplicité, parce qu'elle a racine dans l'absolu. Au-dessus des personnes ne règne pas une tyrannie abstraite d'un Destin, d'un ciel d'idées ou d'une pensée impersonnelle, indifférente aux destinées individuelles, mais un Dieu lui-même personnel, bien que d'une façon éminente, un Dieu qui a « donné de sa personne » pour assumer et transfigurer la condition humaine, et qui propose à chaque personne une relation singulière d'intimité, une participation à sa divinité ; un Dieu qui ne s'affirme point, comme l'a cru l'athéisme contemporain (Bakounine, Feurbach), sur ce qu'il enlève à l'homme, mais en lui octroyant au contraire une liberté analogue à la sienne, et en lui rendant générosité pour générosité

».

La vision eschatologique du christianisme comporte donc une tension dialectique entre l'autorité divine et la liberté humaine. Lorsque l'une écrase l'autre, spirituellement dans la scolastique finissante, politiquement dans l'Etat moderne absolu de droit divin, l'homme réagit par le sursaut volontariste, par le rationalisme des Lumières, par le libéralisme et l'individualisme économiques et spirituels de la bourgeoisie en révolte.

Mais, rapidement, le Prométhée libéré sera enchaîné au rocher des systèmes fermés des XVII^e et XIX^e siècles. La critique de Kant pour qui « Le monde empirique des phénomènes, totalement soumis aux lois mécaniques, et le

Les valeurs de l'Europe – l'Europe des valeurs

monde de la chose (Ding) en soit, du noumène qui reste rationnellement inintelligible

» ne peut donner une réponse à la question de "qui est l'homme". Il ouvre au contraire la voie aux principaux systèmes clos de la philosophie du XIX^e siècle : l'idéalisme qui réduit l'homme à son concept ou à « l'esprit », et la réalité à un simple produit d'idées ; et la philosophie scientifique, positiviste ou matérialiste, appelée seulement à opérer la synthèse des découvertes scientifiques particulières. Dans les deux cas, la réflexion philosophique perd le sens du sujet humain et personnel. C'est évident pour le matérialisme, mais c'est également vrai pour la philosophie dite sujet (Kant, Fichte), aussi paradoxal que cela puisse paraître, puisque le sujet ici est toujours considéré comme une instance critique universelle.

Contre l'enchaînement du destin humain aux systèmes fermés du XIX^e siècle, l'existentialisme réagit violemment par une attention portée à la véritable condition humaine, et donc par une approche de type personaliste. Il prolonge la révolte de Kierkegaard contre la dialectique hégélienne et manifeste, particulièrement chez des penseurs « existentiels » comme Karl Jaspers, Gabriel Marcel, Max Scheler, une grande parenté avec le personalisme.

Quel progrès dans la réflexion de ces auteurs sur les « problèmes » concrets de l'homme tels que la misère, la peur et la souffrance, négligées par l'idéalisme ou, mieux encore, renvoyées par Marx à la phase finale du processus historique. Ils rejettent avec vigueur à la fois le matérialisme en démontrant l'irréductibilité de l'être humain à la simple matière, et l'idéalisme, en soulignant la priorité de l'être sur la pensée.

Or, rétablir l'équilibre de l'homme face au monde et à la société, c'est à quoi prétendent les personalistes. Pour eux, l'homme et la société constituent deux pôles d'une dialectique ouverte, qualifiée d' "union dramatique " par Daniel-Rops et décrite par Robert Aron et Arnaud Dandieu : « Réalités non pas distantes, séparées par le no man's land qui règne entre les idées pures, mais, au contraire, à ce point teintées et contaminées l'une par l'autre que tout effort pour les disjoindre taille dans les tissus les plus vivants et les plus essentiels de la conscience humaine. De l'une à l'autre, c'est un échange perpétuel d'appels désespérés et de haines. La violence qui présidera à leur naissance ne les abandonnera jamais. Violence ouverte en période de crise ou larvée en temps de repos. Mais violence dont l'humanité a peur comme d'un démon qui l'habite, dont elle a aussi besoin puisqu'elle est le ressort de tout progrès individuel et, partant, la cause première de la forme humaine de la société

».

Pour éviter que le démon de la haine ne l'emporte, le personnalisme rejette à la fois l'individualisme et le collectivisme. Le sociologue Jacques Ellul, souligne à son tour le parallélisme qui existe entre l'individualisme et le collectivisme : « On a souvent l'habitude d'opposer ces deux caractères, en considérant que la société individualiste est celle où l'individu est affirmé comme valeur au-dessus des groupes. Où l'on tend à détruire les groupes qui les limitent les responsabilités d'action de l'individu, alors que la société de masse est négatrice de l'individu, et le considère comme un numéro. Mais cette opposition est idéologique, élémentaire. En fait, une société individualiste ne peut se structurer qu'en tant que société de masse, parce que le premier mouvement de libération de l'individu consiste à rompre les micro-groupes, institutions organiques de la société globale. Dans cette rupture, l'individu s'affranchit bien de la famille, du village, de la corporation, de la paroisse, de la confrérie, mais pour se trouver en présence de la société globale directement. Et, par conséquent, la collection d'individus, indépendants de structures locales vivantes, ne peut jamais être qu'une société de masse, non organiquement structurée. Réciproquement, une société de masse ne peut être à base d'individus, c'est-à-dire d'hommes pris dans leurs solitudes et leurs identités réciproques. C'est parce que l'individu a prétendu être égal à un autre individu qu'il est devenu par là même abstrait, et que considéré dans l'ensemble, il a été pris pour un numéro

».

C'est précisément cette double opposition qui attira Denis de Rougemont, qui pousse l'analyse plus loin, en dénonçant la complicité entre l'individualisme et l'État totalitaire : « Entre individualisme et dictature, l'opposition n'est pas aussi profonde qu'on imagine. Il s'agit plutôt d'une succession inévitable. L'individu ne s'oppose à l'État qu'à la manière dont le vide s'oppose au plein : plus le vide est absolu. Plus l'appel est puissant. A bien des égards même, l'étatisme ne fait qu'achever le processus de dissolution commencé par l'individualisme : il liquide les groupes existants pour mieux accomplir son unification, sa « mise au pas ». C'est avec la poussière des individus que l'État fait son ciment

».

La préoccupation principale du personnalisme est donc de préserver les multiples appartenances de l'homme, qui peut être à la fois citoyen de plusieurs communautés superposées, mais aussi père de famille, travailleur, syndicaliste

Les valeurs de l'Europe – l'Europe des valeurs

ou membre d'une association professionnelle, qui a des activités sportives et culturelles, et peut appartenir à une Eglise. Il est, de toute façon, consommateur, propriétaire ou locataire d'un logement. Il est donc nécessairement inséré dans nombre de communautés, de groupes, institutions, dont les rapports mutuels sont tantôt paisibles, tantôt tendus ou conflictuels. Il s'agit de respecter cette réalité multiforme en assurant ses relations, puis ses structures. L'institutionnalisation de cette démarche aboutit à l'équilibre entre l'unité et la diversité dans le fédéralisme.

PENSER LE FEDERALISME

La notion nouvelle de personne, définie lors du Concile de Nicée, est l'apport essentiel du christianisme

. Les anciens Grecs avaient dégagé les notions de l'être distinct, c'est-à-dire l'individu. A leur tour les Romains avaient forgé le concept de citoyen. Mais aussi bien l'individu que le citoyen romains évoluaient dans un monde clos où en tant que sujets, ils s'opposaient aux barbares et aux esclaves qui constituaient des objets. Leurs relations se caractérisaient par une inégalité fondamentale. A l'encontre de cette conception restrictive, le christianisme libère - par la conversion ou la révolution individuelle - tout homme, noble ou esclave. Il induit la pleine reconnaissance de la personne, de l'autre, et l'étend à tout être humain considéré dans sa dignité. L'homme libre et responsable, tendu vers l'accomplissement de sa fin, est reconnu comme tel au sein d'une communauté où il est appelé à s'épanouir. L'individu n'est qu'un atome, et la personne que valence ; l'un existe par soit, l'autre dans ses relations. C'est sur ce même fondement que viendront s'édifier les notions du couple et du fédéralisme.

Le couple préfigure le fédéralisme au sein de l'union la plus réduite des personnes autonomes : chacun en développant sa personnalité enrichit l'ensemble. Tel aussi le principe de base de toute union fédérative est le fil conducteur qui mène à travers la pensée de Denis de Rougemont, si riche en idées et en invention. Ainsi "L'Amour et l'Occident" porte en lui l'essence du fédéralisme qui cependant se renouvellera et s'épanouira au contact de la réalité telle que la décèle un oeil surprenant d'originalité. Sous la diversité créative transparait une continuité de fond, comme le constate Denis de Rougemont : « rien d'étonnant si, relisant l'ouvrage dix ans plus tard... je me suis étonné d'y trouver le principe d'une Morale du But dont j'étais convaincu que je venais de l'inventer, et si aujourd'hui, ayant publié une Lettre ouverte aux Européens et je ne sais combien de pages sur les communautés régionales, textes qui me paraissent renouveler de fond en comble ma doctrine du fédéralisme, j'en

trouve les notions de base rapidement mais clairement dans ce livre paru en 1936 »

Diversité dans l'union, le fédéralisme est à la fois une méthode, une approche de la réalité et un style d'organisation sociale. Il est aussi une mutation profonde, une révolution. "Chez nous ? Je ne vois que l'entreprise du fédéralisme européen à base de région (et non d'Etats-Nations) qui propose le modèle d'une société nouvelle: elle aurait pour finalité non la croissance du PNB, mais l'équilibre dynamique entre ces trois déséquilibres perpétuels que sont l'homme, la cité et la nature ; ou encore la liberté des personnes et des groupes, non la puissance des Etats-Nations. Hors de cela, la Révolution n'est que verbiage de sectaires, de piétistes de la gauche, ou de paras plus ou moins paranoïaques "

" L'Etat-Nation, c'est la guerre ", ne cessait de répéter Denis de Rougemont. C'est lui " le plus froid des monstres froids ", selon Nietzsche, qui s'oppose en Europe à l'unification de nos pays et à la vie des régions, selon le comportement sociologique le plus banal : les privilégiés souhaitent garder leurs privilèges, les puissants leur pouvoir, les gouvernants leur gouvernement.

C'est dans cette inertie sociale en effet qu'il faut voir le principal obstacle non seulement à la réalisation d'une fédération politique, mais aussi à l'application des principes fédéralistes à la société civile et à la vie économique et culturelle.

Ceci, Denis de Rougemont l'exprime d'une manière admirable : « On peut concevoir la nécessité de l'Europe unie en partant de la situation du monde, du rôle historique central qu'a joué notre synthèse culturelle, de la vocation mondialiste qui fut la sienne dans ses plus hauts moments, et des menaces de colonisation qui pèsent aujourd'hui sur nos peuples, à l'Ouest comme à l'Est. Mais on peut aussi partir d'une conception de l'homme et de sa vocation personnelle, d'une attitude de l'homme qui assume et transforme en création le conflit permanent entre le particulier et le général, le local et le mondial, l'individuel et l'universel, conflit qui l'incite à créer de proche en proche des relations sociales et des communautés de cités, puis leur fédération : c'est en route vers l'universel que l'Europe apparaît inévitablement, non point comme une fin en soi, mais comme un dialectique - à vrai dire décisif - du dynamisme libérateur de la personne ou encore comme œuvre historique de notre fois personnaliste

Les valeurs de l'Europe – l'Europe des valeurs

“ La fédération européenne ne sera pas, pour Denis de Rougemont, l'œuvre des gouvernants chargés de défendre les intérêts de leur nations contre le reste du monde.

Le principe de la subsidiarité a été toujours au centre des préoccupations de Denis de Rougemont. Citant souvent l'observation d'un diplomate américain, il la transposait en termes européen. “Ne confiez jamais à une grande unité ce qui peut être fait dans une plus petite. Ce que la famille peut faire, la municipalité ne doit pas le faire. Ce que la municipalité peut faire, les Etats ne doivent pas le faire. Et ce que les Etats peuvent faire, le gouvernement fédéral ne doit pas le faire

“. Le même principe s'applique à l'Europe fédérée qui ne doit se charger que des tâches qui dépassent la capacité des Etats européens pris séparément. Les compétences d'une commune, d'une région, d'une fédération européenne, doivent être définies par la dimension des tâches à accomplir. A divers niveaux correspondent les dimensions des tâches - transports, énergies, emplois, inflation, défense - le niveau de décision s'élève jusqu'à devenir continental ou mondial. Cependant pas question ici de centralisation, mais adaptation aux dimensions nouvelles.

Denis de Rougemont qui, sa vie durant, n'a cessé de susciter, de promouvoir, la création et le développement de groupes et de forces susceptibles de faire progresser la réalisation du modèle fédéraliste, disait “le fédéralisme me paraît être le grand problème du moment, sinon, hélas ? celui qui est posé le plus souvent “. Et de conclure : “Le fédéralisme, c'est l'autonomie des régions plus les ordinateurs “.

En 1948, dans “L'Europe en Jeu”

et en 1969, dans les “Notes pour une éthique du fédéralisme”

, il définit les principes et les vertus du fédéralisme. D'ailleurs c'est le seul ouvrage qui, avec celui de Proudhon, énonce les principes du fédéralisme. Parmi ceux-ci figurent notamment le renoncement à l'hégémonie, le renoncement à l'esprit de système, car fédérer, c'est réunir des éléments hétéroclites. Le fédéralisme ne connaît pas de problème de minorités : sauvegarder la qualité propre de chaque minorité, tel est le but d'une fédération ; de même que préserver la qualité propre des nations et des Etats fédérés, ou des Régions fédérées. En outre, le fédéralisme repose sur l'amour de la complexité ; c'est le contraire de la simplification totalitaire, de l'uniformité imposée par le pouvoir central. En vérité, une fédération se forme de proche en proche par le moyen des personnes et des groupes. Elle naît et croît dans une espace de liberté, de

démocratie et de pluralisme, dans la multiplicité des idées, des cultures, des partis et des régions et dans un tissu social complexe et diversifié. Le fédéralisme évoque le courant qui circule de bas en haut. Il s'élabore à partir de la base et n'est pas imposé d'en haut à l'instar de la décentralisation, terme que Denis de Rougemont n'aimait pas employer. Comme la région, le fédéralisme est naturel et fonctionnel et ne résulte pas d'une contrainte artificielle.

Ce tableau des principes du fédéralisme est complété par le rappel des vertus qui caractérisent l'esprit du fédéralisme à l'exemple des vertus républicaines définies dans "L'Esprit des Lois". Parmi ces vertus, il retient le respect du réel et notamment des réalités régionales ; mais aussi le respect du petit par opposition à la vénération du gigantisme dans l'Etat centralisé. Autre vertu, la tolérance, c'est à dire l'acceptation de l'altérité de l'autre, la reconnaissance de la personne d'autrui, vertu qui assure à tout un chacun son épanouissement. Principes et vertus du fédéralisme sont autant d'idées-forces qui animent "L'Amour et l'Occident" et "Penser avec les mains" et qui sont projetées au plan de la société sous forme de fédéralisme.

PENSER LE REGIONALISME

Le pensée fédéraliste de Denis de Rougemont s'est enrichie d'une nouvelle dimension : **les Régions**. Celles-ci deviennent des piliers du fédéralisme et un nouvel étage dans sa construction européenne.

Comment définir une région ? "Une région ne se délimite pas, elle se reconnaît", selon Vidal de la Blanche. Pour Denis de Rougemont, les régions sont d'abord naturelles, ou alors fonctionnelles, et par conséquent on reconnaît leurs fonctions : régions historiques, régions ethniques, régions écologiques ou régions universitaires. Une grande diversité accentuée par l'existence des régions à dimensions variables. Je n'utilise pas le terme de géométrie variable, car c'est tout le contraire de l'approche de Denis de Rougemont, le fédéralisme s'apparente à l'esprit de finesse. La Région est avant tout un espace de participation civique constitué par des grappes de communes. C'est le lieu où les citoyens peuvent prendre en main leurs affaires communes.

Cependant, contrairement à l'idée selon laquelle l'Etat-Nation constituerait l'ennemi à détruire, Denis de Rougemont a admis à son corps défendant et tout en rappelant que dans le jeu faussement démocratique du pouvoir « Tout parti est totalitaire dans son essence, et préfigure l'Etat totalitaire, brutal et stérilisant

Les valeurs de l'Europe – l'Europe des valeurs

» que l'Etat-Nation forme à un niveau de l'édifice fédéral. D'ailleurs selon ses propres principes, il se fonde sur les réalités existantes. Or l'Etat-Nation existe, il faut bien l'accepter même si c'est à contrecœur. Dès lors, dans ses conférences et écrits du début des années quatre-vingt comme dans les discussions avec ses amis, il adopte une nouvelle attitude : "Je ne propose pas de les détruire, c'est impossible. Je propose de les dépasser, à la fois par en haut et par en bas, et cela, c'est devenu possible au XX^e siècle. Dépasser l'Etat-Nation par en haut, signifie Fédération continentale, et par en bas, signifie **Régions.**"

Dès le premier colloque consacré en 1970 à L'Europe des Régions - qui sera suivi de cinq autres - Denis de Rougemont conçoit la région comme le fondement dynamique de la fédération européenne en devenir. La région forme un élément essentiel de l'avenir européen. A plus d'un titre d'ailleurs, il aura la satisfaction de constater que ça devient réalité. Il a en effet assisté à la création des Régions économiques dans la Communauté européenne, et également dans divers pays européens.

Dans cette perspective de régionalisation à l'échelle européenne, il a lancé l'idée d'un Sénat européen des Régions, qui serait instauré aux côtés du Parlement européen. En effet, il a estimé qu'il serait plus utile pour la construction européenne d'élire des sénateurs au niveau des Régions que de maintenir le Conseil des Ministres. Cette représentation correspondrait de manière plus fidèle au spectre des réalités et des diversités européennes.

L'évolution de sa pensée fédéraliste est la meilleure illustration de la méthode fédéraliste qui ne procède pas par l'édification d'un système mais par la création de proche en proche. D'où une correspondance intime entre le contenu de sa pensée et sa méthode de penser.

D'une manière générale, le fédéralisme apparaît dès lors comme une structure politique, économique, sociale ou culturelle comportant plusieurs communautés composantes autonomes, liées entre elles par des institutions communes auxquelles elles concèdent des pouvoirs et compétences suffisants pour gérer les intérêts communs. Il y a fédéralisme quand l'unité et la diversité sont conciliées, quand pouvoirs et compétences sont distribués d'une manière adéquate entre communautés composantes et communautés composées, enfin dès lors que les communautés composantes participent aux décisions de la communauté composée.

PENSER EN ACTE

La suite logique de cette pensée, c'est l'engagement européen. L'action de Denis de Rougemont au Congrès de Montreux, 1947, au Congrès de La Haye, 1948 et de Lausanne, 1949 est tout à fait déterminant. Il est au centre de l'activité de ces Congrès. C'est lui qui rédige le Rapport culturel du Congrès de La Haye ainsi que la Résolution finale et le Rapport aux européens.

L'idée centrale est que l'union doit être fondée sur la culture européenne, culture qui reflète le principe fédéraliste de l'union dans la diversité. C'est ainsi qu'il y a correspondance entre pluralisme culturel et fédéralisme. Etant donné, que la base de notre unité est une culture pluraliste, on ne peut fonder sur elle qu'une union fédérale.

C'est le sens et le but de son action au Centre Européen de la Culture, voulu et créé à l'initiative de Denis de Rougemont, par le Congrès de la Haye. Le Centre, sous la direction de Denis de Rougemont et ses successeurs les plus éminents, les professeurs Freymond et Sidjanski pour ne citer qu'eux, a développé tout une série d'initiatives et d'actions. En voici quelques exemples.

Un groupe de vingt personnalités réunies autour de Denis de Rougemont a élaboré une constitution de l'Europe fédérale et l'a diffusée au moyen du « Courrier fédéraliste » et transmis aux gouvernements des six en 1953 : Il demande d'accepter le projet comme base de discussion de leurs travaux. Ce sera chose faite cinquante ans plus tard lors de la Convention où s'affronteront, une fois de plus, unionistes et fédéralistes et qui donnera naissance à l'accord de Maastricht.

Il faut aussi rappeler que le Centre est à l'origine du CERN (Centre Européen de la Recherche Nucléaire). C'est au cours d'une réunion du Centre Européen de la Culture, le 12 décembre 1950 à Genève, qu'il a proposé de "mettre à l'étude la création d'un Institut de sciences nucléaires orienté vers les applications à la vie courante

".

Un autre exemple, l'éducation civique européenne et l'éducation en général. Car Denis de Rougemont pensait que les obstacles, certes, sont matériels, - à savoir les Etats-Nations et certains intérêts établis qui empêchent la fédération de voir le jour puis de fonctionner -, mais il était convaincu que les obstacles les plus tenaces sont dans les mentalités des personnes. D'où la nécessité de transformer les mentalités et les attitudes par une éducation européenne. Education qui commencerait dès les premières années de l'école, au moment où, selon Piaget, se forment les attitudes de base. Ainsi les enseignements de l'histoire devraient être débarrassés de leurs déformations nationaliste dont ils portent la marque dans nos différents pays. L'histoire serait dès lors vue et interprétée dans un optique

Les valeurs de l'Europe – l'Europe des valeurs

européenne et enseignée comme telle. "Que les enfants apprennent qu'ils sont Européens, ils ne l'oublieront pas quand ils seront des hommes. Quel merveilleux programme".

. Pour faire l'Europe, il faut commencer par l'enseigner, c'est-à-dire la faire dans les esprits de ceux qui la vivront demain. Dès 1956, Denis de Rougemont et le Centre ont entrepris des expériences-pilotes d'éducation européenne, créé un Département d'éducation et lancé une Campagne d'éducation civique européenne.

"Penser avec les mains" c'est aussi les initiatives de création d'associations autour du Centre, telle que : l'Association des Instituts d'Etudes Européennes AIEE en 1951, Association Européenne des Festivals de Musique, Fondation des Archives européennes.

D'autres initiatives méritant d'être citées, dont la publication de la première réflexion approfondie sur l'université européenne.

Denis de Rougemont sera à l'origine de l'Institut d'Etudes Européennes, aujourd'hui rattachée à l'Université de Genève, qui fut établi avec l'aide de Jacques Freymond dès 1963. L'originalité de cet institut consistait notamment dans la pluridisciplinarité centrée sur un thème commun : Europe et Fédéralisme. Denis de Rougemont a su y développer un enseignement original sur l'histoire des idées et projets européens, sur le fédéralisme, comme en témoignent plusieurs écrits et la rédaction inachevée d'un Lexique fédéraliste.

Enfin il aimait être à la fois l'artisan et l'écrivain.

L'Avenir est Notre Affaire

La pensée et l'action de Denis de Rougemont fondamentalement novatrices étaient tournées vers l'avenir.

Le développement des régions et du tissu des relations nouées entre elles formeront, de manière progressive, le fondement le plus solide de la future fédération. Dans cette perspective s'inscrivent ses deux projets : le Sénat des régions et les Agences européennes. Celles-ci auront la charge d'élaborer des plans d'ensemble, d'animer et de coordonner les échanges interrégionaux dans les domaines les plus divers tels que l'énergie, l'écologie, l'éducation et la culture, les recherches scientifiques, les relations avec les autres continents

Le combat de l'écologie européenne l'occupait beaucoup, il assumait, avec d'autres du CEC, un rôle de premier plan : "Ecologie, Région, Europe fédérée : même combat".

L'innovation technique et son impact sur la société étaient au centre de ses préoccupations : comment maîtriser l'innovation technique et ses effets ?

Cette question de la maîtrise de l'innovation technique et de ses effets, Denis de Rougemont se l'est posée à propos de l'informatique. Il faut éviter que l'homme ne devienne l'esclave de l'informatique. "L'informatique nous propose aujourd'hui de penser pour nous, plus vite que nous, mais elle crée le risque d'atrophier nos facultés de mémoire, de jugement et de création, tout en multipliant une espèce prospère de débiles mentaux efficaces"

. Et de rappeler l'ambivalence inévitable de toutes nos technologies : la « révolution » technique de l'automatisation devait amener l'ère des loisirs, et nous sommes dans l'ère du chômage. La productivité de l'industrie annonçait l'abondance. Et nous avons des pénuries croissantes en Occident, et des famines dans le reste du monde et parfois chez nous. La prévision apparaît difficile : qu'il s'agisse de la crise de l'automobile, du pétrole ou de l'énergie, de la percée chinoise..., tout nous a pris au dépourvu dans les événements marquants de ces dernières décennies.

"Alors, devant cet avenir vertigineux d'imprévisible, faut-il baisser les bras et continuer comme de coutume, c'est-à-dire faire d'abord, quand il est trop tôt pour rien prévoir, et réfléchir ensuite, quand il est trop tard pour rien changer

".

L'idée d'une Commission des Sages est née de cette préoccupation. Il désirait qu'on créât à divers niveaux et surtout au niveau européen une Commission des Sages qui aurait pour tâche d'examiner la relation entre les buts et les moyens techniques. Les buts de l'homme, de la morale, de la société, et les moyens techniques mis à disposition. La compatibilité de ces moyens techniques avec la liberté de la personne afin d'éviter la pollution du milieu social ou naturel.

Ainsi la Commission des Sages s'opposerait au "refoulement du problème des finalités". Elle appliquerait le principe de base suivant : "Il est mortellement dangereux d'augmenter les pouvoirs matériels de l'homme, qu'il va mettre bien sûr au service de ses passions de puissance sur autrui et de destruction, si l'on n'augmente pas en même temps les pouvoirs de l'esprit de service des fins dernières de la personne, donc de sa liberté d'obéir à sa vocation particulière

".

Denis de Rougemont propose quelques critères d'usage de toute innovation et dresse quelques garde-fous. Ainsi, il demande d'écarter délibérément toute

Les valeurs de l'Europe – l'Europe des valeurs

innovation dont l'une des conditions de succès s'annoncerait comme incompatible avec la liberté de la personne ; de refuser toute innovation qui entraînerait nécessairement, ou favoriserait par sa nature, des entreprises de taille monstrueuse. Là encore la prévision s'avère aléatoire. Ainsi, à leurs débuts les ordinateurs et les entreprises qui les construisaient ne semblaient pas destinés à une dimension gigantesque. Pouvait-on prévoir l'explosion des PC et la floraison de petites sociétés créatrices de logiciels et de programmes ?

Certes, l'ordinateur présente de nombreux avantages quand il s'agit de calculs interminables ou d'aborder des questions complexes mais encore des tâches répétitives. C'est pourquoi Denis de Rougemont n'a pas hésité à l'associer à la Région par référence à la complexité d'ensembles fédératifs. Mais il a estimé que la cause est entendue et qu'il fallait être plus attentif aux dangers ou plutôt aux risques possibles afin d'alerter les responsables.

Quelques exemples permettent d'illustrer sa vision originale. L'argument le plus souvent invoqué en faveur de l'informatique se réfère à la vitesse des opérations de logique de calcul. Le gain en termes de temps, du coût et d'efficacité est impressionnant. Mais dans tous les autres domaines : biologique, éthique, spirituel, la durée joue un rôle positif, réel, existentiel, souvent constitutif du phénomène considéré, comme c'est le cas pour la musique. Dans ces domaines où la durée est vécue, la vitesse devient un facteur destructif de tout ce qui requiert un travail d'assimilation et de maturation. "Réduire une méditation au temps d'un clin d'oeil n'a aucun sens ; et faire l'amour en deux nanosecondes me paraît absolument dénué d'intérêt

". Denis de Rougemont met en garde contre l'uniformisation des données qui efface les attributs qualitatifs et uniques de la personne même ; ainsi que contre la tendance à favoriser et à propager une "forme de pensée aseptisée, rationalisée" et une certaine robotisation des esprits.

Quant à l'enseignement au moyen d'ordinateurs, il pense que tout professeur découvre un jour à sa grande surprise que ce qui reste de son enseignement, c'est ce qu'il a communiqué, à son insu, à ses meilleurs étudiants. Jaurès l'a bien dit : "On n'enseigne pas ce qu'on sait, mais ce qu'on est

". A l'enseignement par ordinateur, il oppose l'enseignement en prise directe où la personnalité de l'enseignant joue un rôle plus important que la transmission des connaissances.

A travers les idées, les actions et les projets de Denis de Rougemont, on perçoit, en dépit de leur diversité et de leur richesse, une unité profonde. Ainsi, le

fédéralisme repose sur le pluralisme de personnes et de groupes, sur la qualité des minorités et des régions et sur la participation des citoyens à divers niveaux. Les principes telle la liberté et donc la responsabilité qui qualifient les personnes s'incarnent dans le fédéralisme et forment des critères d'usage et d'innovation technique. C'est l'harmonie non préétablie mais créée de proche en proche qui est la trame intime de l'œuvre de Denis de Rougemont. Pour lui la fédération des cultures forme la base de l'union politique. D'où la priorité à l'Europe culturelle au sens large du terme. A Denis de Rougemont, père fondateur de l'Europe culturelle, Jean Monnet, père fondateur de l'Europe communautaire, a rendu le plus grand hommage : "Si c'était à recommencer, je commencerais par la culture."

Le sceptique, avec plus ou moins de bienveillance, le réaliste, froidement répliqueront par l'allusion aux résultats : l'utopie fédéraliste ne s'est pas réalisée à ce jour.

Mais quel penseur peut se flatter d'avoir assisté de son vivant à la réalisation parfaite de ses idées, à l'aboutissement de son action ? Le chrétien qu'était Denis de Rougemont était sans doute conscient de la tragédie d'une œuvre incomplète. L'inachèvement est inhérent à la condition humaine, mais s'agit-il en l'occurrence vraiment d'un échec définitif ?

En cette année du centenaire de sa naissance, il faut se rappeler son oeuvre essentielle qui, à partir des années 1960, se concentre sur deux thèmes :

d'une part, l'essor des régions et des régions transfrontalières, ce qui le mène à l'idée d'un fédéralisme se conjuguant à l'idéal d'une Europe des Régions dont il est un des maîtres-penseurs;

d'autre part, la destruction de l'environnement, ce qui le pousse à remettre en question les finalités mêmes de nos sociétés.

Il voit dans l'émergence de régions à taille humaine, à la fois une alternative à l'Etat-Nation et une chance de réintroduire dans notre société la notion de responsabilité, si indispensable à la préservation de l'environnement. Ecologie et régions s'épaulent mutuellement et sont ainsi au centre de ses deux derniers ouvrages majeurs : "Lettre ouverte aux Européens" (1970), "L'avenir est notre affaire" (1977). On relèvera également la permanence de sa réflexion sur le développement technique et ses conséquences sur l'homme et la société, depuis son ouvrage sur la bombe atomique datant de 1946 jusqu'à ses réflexions sur la révolution informatique (article "Information n'est pas savoir" en 1981), en passant par son action en faveur de l'énergie nucléaire civile (le CERN).

Les valeurs de l'Europe – l'Europe des valeurs

Son enseignement fera mûrir, à travers ses disciples l'idée du développement durable et amènera cette dernière, avec bien d'autres innovations comme la subsidiarité, due à son génie, jusqu'au traité de Maastricht. La région, le fédéralisme, la subsidiarité seront, avec le développement durable, les fondements de l'Europe en gestation, qui défendra les Droits de l'Homme ainsi qu'une vision de la politique faisant la part belle aux pouvoirs locaux et régionaux.

Denis de Rougemont meurt à Genève le 6 décembre 1985, une ville qu'il aura illustrée de quelque quarante années d'engagement pour une société organisée, à travers les régions et l'Europe notamment, pour servir au mieux l'épanouissement de la Personne et le dialogue entre les cultures dans le respect (il disait l'amour) du prochain et c'est certainement là, son héritage le plus important.